

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six Mois 2 »
Un An 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces. . . . la ligne 0.25
Réclames. . . . — 0.50

V. FOURNIER, DIRECTEUR

Sommaire

Causerie LUCIEN.
Échos artistiques P. B.
Nos théâtres X...
La Fille aux anneaux d'or (poésie). CAMILLE ROY.
Un Monsieur qui ne veut pas changer ses habitudes (monologue). RENÉ TRÉMADEUR.
A travers l'Exposition X...
Notre Album: L'Amour naissant PAUL BOURGET.
Le Rosier GASTON SCHAEGLER.
Après une visite (poésie) JEAN APPLETON.
La Saint-Nicolas (suite) ANDRÉ THEURIET.
Le prochain roman de Gyp LÉO.
Bulletin financier X...

CAUSERIE

Cette semaine, a été célébrée à Lyon une fête qui sort du cadre banal des fêtes publiques et dont, pour ce motif, je demande à dire quelques mots.

C'est une fête en l'honneur de Jeanne d'Arc pour laquelle on a choisi le 30 mai, date de la mort de la Pucelle d'Orléans.

Vous n'ignorez pas que M. Joseph Fabre, aujourd'hui sénateur, depuis de longues années avait entrepris une vigoureuse campagne pour que Jeanne d'Arc soit, en France, honorée et fêtée comme étant le plus pur symbole du patriotisme. A cette œuvre, M. Joseph Fabre a consacré sa vie en faisant de la propagande par tous les moyens, voire par le théâtre, car en 1891, il faisait représenter au Châtelet, une œuvre semi-historique, semi-romanesque, dont Jeanne d'Arc était l'héroïne, pièce qui, je dois le dire, — pour être conforme à la vérité — n'obtint qu'un médiocre succès. L'inhabileté et l'inexpérience de l'auteur dramatique avaient trahi les intentions de l'admirateur de la vierge de Vaucouleurs.

On sait aussi que M. Joseph Fabre a saisi le Sénat d'une proposition ayant pour but d'instituer une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc, et que la commission chargée de l'examiner est unanimement d'avis de l'accueillir en fixant cette fête au deuxième dimanche de mai.

L'œuvre poursuivie avec tant de persévérance par M. Joseph Fabre est donc en bonne voie, et en attendant qu'elle reçoive sa consécration officielle, le sentiment public s'est prononcé en célébrant dans diverses villes des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc.

Lyon n'a pas voulu rester en arrière, et, il y a quelques jours, des journalistes appartenant à toutes les opinions, se réunissaient pour organiser une fête, et faire appel au concours du public.

J'ai dit — des journalistes de toutes les opinions. — En effet, la fête qu'il s'agissait d'organiser étant en dehors de cette politique qui nous divise, c'était dans la plus complète acception du mot la fête du patriotisme dont Jeanne d'Arc est le type poétique.

Ne répétait-elle pas à ses compagnons d'armes: « Ni Armagnacs, ni Bourguignons, tous Français ». C'est de la France seule dont se préoccupait la Pucelle, qui chassant les Anglais a rendu la France aux Français.

Les journalistes dont je parle voulaient faire grand, le temps manquait, aussi le comité qui s'était organisé, se sépara-t-il sans rien faire, mais quelques journalistes reprirent l'idée que leurs confrères s'étaient trop empressés d'abandonner, et ils continuèrent l'œuvre entreprise estimant, non sans raison, que le meilleur collaborateur, c'était le public lui-même qui en pavaisant et en illuminant donnerait à la fête le caractère patriotique qu'elle devait avoir.

Ils ne se sont point trompés; cette fête improvisée en quelque sorte, a été aussi brillante qu'on pouvait l'espérer. On en a lu le compte rendu dans les journaux quotidiens, je n'y reviendrai pas. Ce serait, pour employer une expression journalière, servir à nos lecteurs de la moutarde après dîner.

Ce que je tiens à signaler, c'est le sentiment qui s'est affirmé si énergiquement en faveur de Jeanne d'Arc.

Jusqu'à ce jour, l'histoire de Jeanne d'Arc était, en quelque sorte, une façon de poétique légende, de laquelle on n'avait pas dégagé le véritable caractère; mais des historiens sont venus qui, en étudiant les événements, ont fait comprendre ce qu'a été en réalité Jeanne d'Arc: l'incarnation du patriotisme.

Qu'était-elle? Une simple fille des champs, presque une enfant, elle a dix-sept ans. Elle apprend par la rumeur publique que c'en est fini de la France si les Anglais s'emparent d'Orléans. Elle entend des voix lui disant que c'est elle qui sauvera son pays: — et elle part.

Elle triompha de toutes les résistances qui s'opposèrent à sa mission. La victoire l'accompagna jusqu'au jour où, prise par les Anglais, elle couronna par le martyre cette existence qu'elle a vouée à la France, et elle meurt sur un bûcher sans une parole de haine pour ses bourreaux.

La voix qu'a entendue Jeanne d'Arc est-elle autre que celle du patriotisme qui, la transfor-

mant, en a fait une héroïne? Or, qu'on ne s'y trompe pas, à l'époque de la Pucelle, le patriotisme, c'est-à-dire cet amour prêt à tous les sacrifices pour le pays natal, n'existait pas, le mot aussi bien que la chose étaient inconnus et si je ne craignais pas de me servir d'une expression un peu familière, je dirais volontiers que c'est Jeanne d'Arc qui l'a inventé.

Le nom de Jeanne d'Arc était donc bien celui qu'il fallait choisir pour une fête patriotique, qui aura l'heureux privilège de réunir tous les français dans une même pensée; car, si la politique odieuse nous divise souvent, grâce au ciel le patriotisme nous réunit toujours. On l'a bien vu, en 1870, où quel que fut son opinion, nul n'a hésité à prendre les armes, car c'était notre mère commune, la Patrie, qu'il s'agissait de défendre. Nous avons même l'exagération du patriotisme, exagération qu'on qualifie de chauvinisme.

Ne rougissons pas cependant d'être chauvins car le dégoût profond que nous inspirent les « sans-patrie » — qui sont, heureusement, une exception en France — démontre qu'il vaut mieux avoir un excès de patriotisme que d'en manquer.

Les fêtes qui viennent d'avoir lieu en France en l'honneur de Jeanne d'Arc sont une façon de plébiscite en faveur du projet de la fête nationale dont M. Joseph Fabre a eu l'initiative. Le sentiment public s'étant unanimement prononcé, il faut espérer que les chambres le comprendront et que nous aurons une fête pendant laquelle — oubliant hélas, les tristes questions politiques — tous les cœurs battront à l'unisson, et pendant laquelle il n'y aura en France que des Français.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Il est question, à l'Opéra, de monter, au début de la saison prochaine, l'*Hulda* de César Franck, que le théâtre de Monte-Carlo a jouée l'hiver dernier avec succès.

M^{me} Deschamps-Jehin et M. Saléza conserveront les rôles qu'ils ont créés dans cet ouvrage, à Monte-Carlo.

M. Van Dyck chantera *Tristan et Iseult* en avril 1895 seulement, son engagement à l'Opéra de Vienne le liant jusqu'à cette époque.

**

Parmi les ouvrages que montera l'hiver prochain M. Carvalho, citons l'*Evangelina*, du

compositeur Xavier Leroux, dont le poème a été tiré du poème anglais de Longfellow.

**

Les répétitions de *Severo Torelli* vont commencer cette semaine à la Comédie-Française. Le drame en vers de M. François Coppée sera donné dans les premiers jours du mois de septembre.

Dans cet ouvrage, le rôle de dona Pia, qui avait été primitivement distribué à M^{lle} Dudlay, est échu définitivement à M^{lle} Lerou.

**

C'est le vendredi 25 mai — comme nous l'avons dit — que l'Opéra a donné la première représentation de *Djelma*, opéra en trois actes de M. Lomon, musique de Charles Lefebvre.

Au milieu d'un superbe envoi de fleurs. le même soir, les deux interprètes féminines, M^{mes} Rose Caron et Héglon, ont trouvé les vers suivants :

A Madame Rose Caron

En vain l'arrêt du dieu frappa la Valkyrie.
Il a pu dans sa main briser sa lance d'or;
Les magiques coursiers, d'un fulgurant essor,
Ne l'emporteront plus vers le ciel, sa patrie!

A la terre liée, à nos chaînes meurtrie,
Errant et subissant la dure loi du sort,
Après l'île neigeuse et l'apre flot du Nord,
Le Gange la reçoit sur sa rive fleurie.

Ici, nul ne connaît son passé radieux.
Djelma n'est qu'une femme, et souvent de ses yeux
La profonde lueur pâlit, de pleurs voilée.

Mais le regard, la voix, le charme souverain,
Trahisent ton mystère, et, comme hier le Rhin,
L'Inde te rend hommage, ô déesse exilée!

C. LOMON.

A Madame Héglon

Vous m'avez dit : comment plaire
Quand mon rôle est d'effrayer?
Des dieux prêts à foudroyer
Je dénonce la colère
En vérité, comment plaire
Quand mon rôle est d'effrayer?

Prophétesse au noir présage
Sibylle au front soucieux,
Faut-il rider mon visage?
Faut-il éteindre mes yeux?
Songez au fatal présage
Que j'apporte au nom des ciéux!

Devant ce cruel problème,
Je fus rêveur un moment,
Puis je vous dis : — Simplement,
Madame, soyez vous-même!
Devant ce cruel problème,
Je fus rêveur un moment.

Or, pendant que se tourmente
Le pauvre auteur aux abois,
Vous avez fait votre choix :
Tour à tour sombre et charmante,
Vous traversez la tourmente,
Belle et terrible à la fois!

C. LOMON.

**

Nos marsouins font tous leurs efforts pour ne pas trop s'ennuyer au Sénégal. Voici le programme qui a été envoyé au *Figaro*.

BATAILLON D'INFANTERIE DE MARINE DU SÉNÉGAL

A l'occasion de la rentrée des troupes du Bénin (Dahomey).

SOIRÉE DE GALA

3 mai 1894, à 8 heures du soir. Fanfares sur la terrasse du bâtiment A de la caserne d'infanterie « la Pipe de Béhanzin ».

A 9 h. 1/2, bal à grand orchestre, bâtiment A.

A 9 heures. Inauguration du nouvel éclairage de la Salle de lecture du bataillon et des décorations de la pièce avec les armes de prise.

A 8 h. 1/2, représentation théâtrale. Inauguration du nouveau rideau.

PROGRAMME

Le Tambourineur, monologue, par M. Gally.
Le Rhin allemand, poésie de Musset, par M. Sourget.

J'suis très drôle en société, monologue, par M. Langlais.

Les pressentiments, poésie de Manuel, par M. Gex.

29 degrés à l'ombre, comédie en un acte, de Labiche.

Adolphe	MM. Langlais
Pomadour	Sourget
Piget	Billon
Courtin	Gamboy
M ^{me} Pompadour	Cex
Thomas, jardinier	Mahé

A 10 1/2, grande farandole et chœurs.
A 11 heures, retraite.

Dakar, le 30 avril 1894.

Le Comité :

N** L** C** B** V** G** S** M**

P. B.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

La troupe de tournée de M. Simon n'a pas obtenu au Grand-Théâtre le succès qu'il était permis d'espérer. A quoi cela tient-il? Pas à autre chose, à mon avis, à ce que, avec un répertoire très varié, cette troupe n'a joué que des pièces déjà connues du public et qui ne sollicitaient pas la curiosité, car aujourd'hui le public veut du nouveau « n'en fut-il plus en France. »

Il faut faire une exception pour *Pot-Bouille* drame qui, n'ayant jamais été représenté à Lyon, constituait pour nous une nouveauté. *Pot-Bouille* cependant n'a pas mieux réussi que les autres pièces à attirer la foule, et il n'y a pas d'autre motif à cet insuccès, que la défiance du public pour un drame tiré d'un roman de Zola: or à Lyon on n'a qu'un médiocre goût pour le naturalisme qui constitue la spécialité de ce romancier.

Eh! bien, cette défiance du public n'était pas justifiée, car M. Busnach, qui a transporté le roman à la scène, a, avec beaucoup de tact, expurgé tout ce qui était par trop naturaliste, et composé un drame intéressant, que tout le monde peut voir.

Aux représentations de la troupe de M. Simon ont succédé des représentations données par M. Dupuis du théâtre des Variétés, artiste connu de tout le monde et que je n'ai pas à présenter à mes lecteurs.

La pièce jouée par M. Dupuis, les *Trente Millions de Gladiator*, est un spirituel vaudeville de MM. Labiche et Gille, qui, à l'époque, obtint beaucoup de succès, et dont M. Dupuis a créé le principal rôle, lequel, écrit pour lui, lui permet de déployer ses qualités d'entrain et de bonne humeur.

M. Dupuis est bien secondé par les artistes qui l'accompagnent. Il faut citer en première ligne M^{me} Roybet, une très jolie femme, qui a le rare mérite de jouer avec beaucoup de naturel et de simplicité, et par MM. Chalmin et Georges, deux artistes que nous avons eu l'occasion de voir plusieurs fois dans les troupes de tournée.

Constatons en terminant que M. Dupuis a obtenu personnellement beaucoup de succès.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

L'affiche annonçant les représentations quotidiennes du *Tour du Monde d'un Gamin de Paris*, porte en tête « immense succès ». C'est

un démenti donné au diction : « Rien n'est menteur comme une affiche », car cette fois elle dit la vérité.

Ce succès est dû, je l'ai dit, à ce que cette pièce, dont l'intrigue repose sur un drame très sombre, est, dans les péripéties de l'action, un pur vaudeville et des plus amusants; de telle sorte qu'il donne satisfaction aussi bien à ceux qui, au théâtre, aiment à pleurer, qu'à ceux qui aiment à rire.

Il serait injuste de ne pas reconnaître que l'interprétation est pour une bonne part dans le succès. Dans son rôle de l'enfant de Paris, M. Poncet déploie une verve endiablée, et il est bien secondé par les autres artistes.

Voulez-vous sans fatigue faire le tour du monde? Prenez un billet au bureau des Célestins; à huit heures vous vous mettez en route et à minuit, vous serez dans votre lit. C'est, vous le voyez, un rapide et agréable voyage.

X...

LA FILLE AUX ANNEAUX D'OR

En quels temps, dans quelle contrée
L'ai-je donc un jour rencontrée,
La belle fille qui passait?
Un souvenir ouvrant son aile
Voudrait que je me la rappelle.
Qu'il dise son nom s'il le sait!

A travers la vie imprévue,
Je suis certain de l'avoir vue
Dans la splendeur d'un jour pareil;
J'ai vu ces cheveux magnifiques,
Cette bouche où sont des cantiques,
Et ces grands yeux pleins de soleils;

Oui, je connais bien ce sourire
Plus doux qu'une fleur qu'on respire,
Et son pas qui l'emporte au loin,
Là-bas où je ne peux la suivre,
Là-bas où mon cœur la sent vivre
Sans de sa vie être témoin.

Mais ce qui parle à ma mémoire,
Ce qui m'engage à mieux te croire
Souvenir hésitant encor,
C'est qu'à ses oreilles divines,
A la place de perles fines
Se balancent deux anneaux d'or.

Parure de Bohémienne!...
Je l'aime, puisque c'est la sienne;
— Ainsi je l'aimais autrefois. —
Elle donne à son frais visage
Un air d'aubépine sauvage
Comme il en fleurit dans les bois.

Sur ces escarpolettes frêles,
En chantant et battant des ailes
Bien des oiseaux se sont posés;
Ces oiseaux blancs que rien ne lasse,
Ni le temps qui fuit, ni l'espace,
Sont mes Désirs et mes Baisers.

— Mignon erre avec sa mandore
Dans les chemins que l'aube dore,
Sur les grandes routes sans fin,
Et nous sourit, vision pure,
Avec cette même parure :
Les deux légers anneaux d'or fin!

Telle j'ai vu la belle fille
Sur la route où le soleil brille,
Où ses pas se sont effacés,
Et plus j'y songe, plus me semble
Que nous avons dû vivre ensemble
Dans les mystérieux passés.

10 mai 1894.

Camille Roy.

Un monsieur qui ne veut pas changer ses habitudes

MONOLOGUE

Vous vous demandez peut-être pourquoi je suis resté garçon ? Non, Eh bien ? je vous le dirai tout de même !

J'étais grand... je le suis encore ; mince, je le suis encore, joli garçon, je le suis encore... jeune, ah ça ! je ne le suis plus !

Rond de cuir, 6,000 francs d'appointements, quelques rentes, bien apparenté, bref j'étais un bon parti. On me recherchait, et je n'étais pas un célibataire endurci... Au contraire ; je rêvais une femme à moi, gentille, aimable, cossue... Moi, je n'étais ni buveur, ni joueur, ni noceur, une demoiselle, quoi !

Et pourtant, tous mes mariages ont raté, tous !

Pourquoi ? Parce que je ne voulais pas changer mes habitudes.

Je suis méthodique, très méthodique ; lever à huit heures, chocolat à neuf, ministère de dix à onze, déjeuner à midi, cigare et sieste ; de trois à quatre, re-ministère, quatre à cinq, promenade, cinq à sept, journal, sieste, coucher à neuf, voilà ma vie, pure comme une goutte d'eau... pas de la Seine...

Je tenais essentiellement à ne pas modifier ce programme ; aussi chaque fois qu'on a dû me marier, ça a été la même chose — je suis méthodique — on me présentait, la demoiselle me trouvait agréable, sans être jolissime, j'étais gentil, je m'informais si la dot était solide, après une semaine de cour — je suis méthodique — je soumettais mon programme à ma fiancée, et pstt ! elle m'envoyait promener !...

Les femmes sont bêtes... c'est bien facile à comprendre, pourtant... si j'avais eu des vices... ou même des défauts, je me serais corrigé... oh ça ! tout de suite ! mais j'avais beau m'interroger, m'analyser, me fouiller, je ne trouvais rien à changer en ma personne ni en ma vie simple, réglée, harmonique, si j'ose m'exprimer ainsi... les femmes sont bêtes... je disais :

— « Mademoiselle, voici le détail de mon existence, je n'y changerai pas un iota... pas un... cinq heures sonnent, le moment de mon journal, vous réfléchirez, Mademoiselle, à demain.

Et le lendemain... va te faire fiche ! je n'avais plus de fiancée !

A la première, je me suis dit :

« C'est une pécore. »

A la deuxième :

« Mais elle est rasante ! »

A la troisième !... je me suis demandé le pourquoi de ces deux refus ?...

A la quatrième... j'ai continué à chercher...

A la cinquième... je n'ai pas trouvé...

A la sixième... hum !... il n'y a pas eu de sixième... et si d'aventure l'une de vous, Mesdemoiselles (poétiquement) désirait :

« Changer de son nom la charmante douceur ».

(Solennellement), qu'elle se souvienne qu'avant tout je ne veux pas modifier mes habitudes ; lever à sept, chocolat à huit... (Il se retire, murmurant à la cantonnade). Ministère à dix.

René TRÉMADEUR.

A TRAVERS L'EXPOSITION

Il serait temps que l'Exposition de 1894 reçoive son achèvement définitif. Si belle, si complète soit-elle, elle ne semblera, aux yeux des étrangers, jamais terminée tant qu'on rencontrera, des ouvriers, des planches et des sacs de plâtre.

C'est pour cela que l'administration a pris une résolution absolue. A dater du samedi 9 juin, les entrepreneurs et ouvriers ne seront

plus admis sur la présentation de leurs jetons de présence et aucune voiture ne sera tolérée dans l'enceinte du Parc.

C'est-à-dire que tout doit être achevé à cette date. Les exposants qui ne seraient pas prêts ne pourront s'en plaindre qu'à eux-mêmes et ils ne devront compter sur aucune indemnité.

Il y a longtemps que cette mesure s'imposait elle sera bien accueillie par l'opinion publique et les visiteurs ne s'en plaindront pas.

Les coureurs qui viennent participer aux courses du vélodrome de la Tête-d'Or sont toujours admis à l'intérieur de l'Exposition avec leur machine, mais ils doivent la tenir à la main jusqu'au vélodrome sous peine de contravention sévère.

NOTRE ALBUM

L'AMOUR NAISSANT

L'amour naissant remplit l'âme qu'il va griser
D'un frémissement chaste et doux comme un baiser
D'une sœur à son frère, ou d'une fiancée
A l'amant qui n'a d'elle encore que sa pensée...
L'amour naissant est pur comme une piété
Tout ce qui frémissait en nous de révolte,
De mauvais, de haineux contre le passé même,
S'apaise à ces seuls mots mystérieux : « Je t'aime ! »
Et ces seuls mots sont un abîme de douceur
Insondable, où l'on sent défaillir tout son cœur.

Paul BOURGET.

LE ROSIER

I

— « Mille tonnerre !... Faut-il être assez misérable !... Ah ! le gredin !... » s'exclama le vieux garde, s'arrêtant à bout d'expressions, planté tout droit devant une tombe.

A la fin, c'était trop fort. On n'imaginait pas semblable canaillerie. Jamais, non, Dieu merci, jamais il n'avait constaté un fait aussi inouï que celui qui, depuis quelques jours, le confondait, le remplissait d'indignation, lui bouleversait l'esprit.

Cependant, ce n'était pas d'hier qu'il faisait sa ronde à travers les silencieuses allées. Il y avait déjà une trentaine d'années que le père Jean, un vieux brave, avait quitté le régiment. Grâce à d'excellents états de service qu'accompagnaient par mal de blessures attrapées un peu partout, à l'aveuglette du destin, il avait obtenu une modeste place de gardien au cimetière d'Ivry. Vieux garçon, sans famille, après avoir quitté ses camarades, il se trouva seul au monde, sans affection, — si ce n'est pour la médaille militaire qu'il portait sur sa poitrine — et se prit d'un véritable amour pour les tombes confites à sa garde.

Peu à peu, elles devinrent toute sa vie. Il les considéra comme sa propriété, sut par cœur les inscriptions peintes fraîchement sur les croix ouvragées dans la pierre durcie par le temps. Ses tombes étaient sa famille, ses amis, son régiment, et, au milieu d'elles, se promenant lentement, habitué au cri de son pas sur le sable, ses jours s'écoulaient dans le calme heureux.

Mais son bonheur venait de disparaître. Subitement sa vie si douce avait été empoisonnée. Une douleur réelle le torturait, lui emplissait le cœur, et la colère faisait bouillonner tout son sang : le père Jean s'était aperçu qu'on volait ses tombes.

Le coup était rude.

Les christs artistement travaillés, les médaillons d'or, tous les objets de valeur étaient

dédaignés ; mais dès que sur une tombe resplendissaient de belles touffes de fleurs, y mettant une note joyeuse de vie, rappelant que ceux qui restaient n'oubliaient pas, une main sacrilège, profanant le pieux souvenir, arrachait les plus jolies fleurs, et un coin du bouquet restait vide, semblant crier : « Au voleur ! »

Les poings crispés, le père Jean restait là, devant cette tombe, ne pouvant en détacher ses yeux. La veille encore, elle était si ornée ! Un vrai jardinet, coquet, pimpant, charmant, coin perdu dans le vaste champ où il faisait bon dormir l'éternel sommeil. Hélas ! ce matin, quel changement ! Une main criminelle y était passée, arrachant sans pitié les si belles roses, bouleversant sans pudeur la terre sacrée, semant la tristesse et la dévastation.

Des bouffées de fureur montaient à la tête du vieux soldat, lui congestionnaient le visage. Il se sentit pris d'une immense émotion, et, sur sa figure basanée, deux larmes coulèrent. Puis, comme honteux de cet accès de sensibilité, il se donna un formidable coup de poing dans la poitrine pendant que les jurons précipités s'écrasaient sur ses lèvres. La lâcheté de ce vol infâme dépassait les bornes de son intelligence, et une seule idée lui restait :

— « Surprendre le malfaiteur, et... »

Il n'acheva pas, mais son bras se tendit, son poing se lança avec violence dans le vide, menaçant l'inconnu ; autour de lui, du bout de sa canne, il fit violemment sauter les cailloux ; puis, il reprit sa promenade, disant à chaque pas, comme dans un refrain qui contenait toute sa rage :

— « Mille tonnerres ! faut-il être assez canaille ! »

Soudain, en tournant une allée, le père Jean aperçut une toute petite fille, trotinant d'un pas incertain. Elle était à peine vêtue ; sa robe — une loque à travers laquelle se montrait sa chair rosée — était couverte de boue, et le bas, tout raidi, lui tapait sur les mollets. Ses pieds nus heurtèrent un gros caillou, et la douleur lui fit pousser un léger cri ; mais, promenant autour d'elle un regard inquiet, elle reprit sa marche.

De loin, le garde la suivait. « Probablement, pensait-il, une de ces jeunes mendiante qui pullulent autour des cimetières, petites vagabondes envoyées par là par leurs parents pour soutirer quelque aumône à la sensibilité des visiteurs. » Mais, tout à coup ses yeux brillèrent de colère ; il voulut crier, mais, suffoqué d'émotion, il ne put pas...

Immobile, il venait de voir la fillette se baisser sur une tombe et saisir à pleine main un rosier qu'elle secoua avec violence ; elle le tirait avec une force qu'on ne lui eût pas supposée et, l'empoignant au pied, faisant un dernier effort, elle le déracina.

Elle se releva, serra l'arbuste dans ses bras et s'enfuit, droit devant elle, buttant à chaque pas, se déchirant les pieds sans pousser une plainte ; elle allait, emportée dans une course folle, sans rien voir, n'entendant même pas derrière elle la respiration haletante du vieux garde qui avait peine à la suivre et machonnait entre ses dents serrées :

— « Ah ! coquine, je vais te pincer !... ton affaire est bonne ! »

II

Quand le père Jean la rejoignit, tout au fond du cimetière, dans le coin de la fosse commune, l'enfant était à genoux devant une tombe qui formait un contraste étrange avec la grande simplicité de celles qui l'entournaient ; pourtant, une simple petite croix de bois, mal enfoncée dans la terre, était plantée au milieu ; mais autour, comme sur un des mausolées des plus riches, des fleurs superbes étaient jetées.

Le garde, interloqué, s'était arrêté, regardant cette pauvrese plutôt couchée qu'agenouillée sur la terre durcie par la gelée ; elle murmurait tout haut des mots inintelligibles ; son corps était convulsivement secoué par des sanglots ; elle poussait des gémissements plain-

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

Elixir Anti-Épidémique

souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

VASELINE SAUZÉ

Nouvelle Crème hygiénique

contre toutes les altérations de la peau, ne contenant ni métalloïde ni amidon et ne rancissant jamais.

LYON — PARIS

Eviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

Succursale de Paris

CRÉMIEUX

TAILLEUR PARISIEN



Série A
PARDESSUS

mi-saison

45 FR.

Sur mesure

Cover coat

Toutes les

tintes

Pour les autres séries, envoi sur demande des collections

CRÉMIEUX

Rue de la République, 83

LYON

tifs et de grosses larmes coulaient sur ses maigres joues.

Elle releva la tête, joignit les mains, et sa voix au timbre enfantin s'éleva dans le silence, tremblotant une prière...

Puis, elle prit le rosier qu'elle avait déposé près d'elle, mit un long baiser sur l'une des roses, et, creusant la terre avec ses doigts, elle fit un trou et planta l'arbuste.

Derrière elle, instinctivement, le père Jean avait retiré son képi, mais, d'un geste bourru, il le renfonça sur sa tête, s'en voulut de son mouvement de respect, se traita de « vieille bête », et, décidé à en finir, posa sa main sur l'épaule de l'enfant, la fit retourner d'un seul coup, et cria d'une voix qui la terrifia :

— « Enfin, je t'y prends donc, petite voleuse ! »

III

Epouvantée, semblant sortir d'un rêve, l'enfant avait levé sa tête maigriotte, toute blême par le froid ; elle vit le visage courroucé du garde, et dans ses oreilles une grosse voix menaçante bourdonna : « Petite voleuse ! »

Alors, elle poussa un cri, voulut s'enfuir ; mais, paralysée par la frayeur, elle resta clouée au sol ; ses dents s'entre-choquèrent nerveusement, un frisson secoua tous ses membres, et ses deux grands yeux étonnés se fixèrent sur ceux du garde.

Celui-ci avait adouci sa voix. Maintenant il lui semblait impossible que cette jolie petite tête pût appartenir à une misérable, et, cherchant les expressions, crainte d'effrayer l'enfant, sur un ton presque caressant, il l'interrogea. Mais la petite restait muette. Alors, la colère le ressaisit, et, levant la main, il cria :

— « Allons ! parle, ou... »

Il n'acheva pas, car sans faire un mouvement pour s'échapper, résignée, attendant les coups, l'enfant courbait la tête ; il s'arrêta, sa main levée, rougissant comme s'il avait commis une mauvaise action.

Enfin, l'enfant remua les lèvres ; elle allait parler... mais les sanglots l'étouffaient, l'étranglaient, l'empêchaient de prononcer un mot. Seuls, des cris rauques, des sons inarticulés sortaient de sa gorge. Brisée d'émotion, elle tomba lourdement sur ses genoux, tendant les bras, avançant vers la tombe un doigt encore noir de terre, et, d'un geste désespéré, elle montra le tertre funèbre, sur lequel souriaient déjà les roses à peine plantées.

Le père Jean ne comprenait rien à cette scène, qui le remuait pourtant. Sa colère était complètement tombée devant cette enfant à l'apparence si malheureuse. Il oublia ses griefs contre elle, la releva, la pressa doucement contre lui et, chauffant sa tête mignonne dans ses mains, lui parla presque bas à l'oreille :

— « Voyons, ma petite, je ne te ferai pas de mal... Tiens, regarde moi, je ne suis pas méchant... Voyons, ne pleure pas et dis-moi pourquoi tu prends des fleurs sur les autres tombes pour les apporter ici... »

Alors, l'enfant, d'une voix déchirante, râla :

— « Ma m'man aimait tant les fleurs, m'sieur ! »

Un sanglot la força de s'interrompre, et, ramassant toutes ses forces, elle s'écria :

— « Elle est morte, ma m'man, m'sieur !... On l'a mise là !... Et moi, je viens lui porter des fleurs. »

— « Mais ton père ? » interrogea le garde, dont l'émotion faisait trembler la voix.

L'enfant le regarda d'un air naïvement étonné et ne comprenant pas sa question, continua en joignant les mains :

— « J'sais pas... J'connais que m'man, rien que p'tite m'man... — Ah ! m'sieur, laissez-moi lui donner des fleurs ! »

Brusquement, le garde enleva l'enfant dans ses bras nerveux, la serra sur son cœur, et, pleurant à son tour, il couvrit de caresses la petite tête qui, instinctivement, se collait sur ces fortes moustaches.

— « Nom de nom ! pourquoi ne parlais-tu pas, gamine ?... Ah ! ta mère aimait les fleurs ! Eh

hien ! morbleu, tu n'en voleras plus. Viens avec moi : mon jardin en est plein, nous allons les arracher, et puisqu'elle aimait les fleurs, nous les lui apporterons, à ta m'man ! »

— « Vrai... vrai ?... c'est vrai ?... » s'exclama la petite, dont la figure se rasséréna.

Et, de ses petits bras enlaçant le cou du vieux, l'embrassa avec frénésie, elle dit, pleine d'une tendresse infinie :

— « Oh ! je t'aime, toi ! »

Puis, toute sérieuse, elle se laissa glisser à terre, se mit à genoux, et, le regard en haut, la face irradiée, elle dit tout haut :

« Notre père qui êtes aux cieux... »

Alors, le garde, debout à côté d'elle, murmura :

— « Pauvre petite voleuse !... puisque je t'ai pincée, ton affaire est bonne : tu seras mon enfant ! »

Gaston SCHAEGLER.

APRÈS UNE VISITE

Un regard de tes yeux met l'hiver en déroute,
Et les fleurs du printemps s'ouvrent quand tu souris...
Pourquoi faut-il que nous suivions la même route
Sans nous être parlé, sans nous être compris ?

Ce soir, lorsque tu vins visiter ma demeure,
Par mes regards glacés et mes propos distraits,
Je t'ai menti ! — Si tu savais comme j'en pleure,
D'un sourire et d'un mot tu me pardonnerais.

Mais puisque tout entier à mes cultes intimes
Je reste seul avec ma lampe et mon amour
Puisqu'après du papier où s'ébattent mes rimes,
Je veillerai pour toi jusqu'au lever du jour.

J'ai voulu chanter si haut ma tendresse éperdue,
Que cette étoile, à qui je conte ma douleur,
Pour me sourire au fond de la froide étendue
Adoucira ce soir sa sévère pâleur ;

Et que, très douce, ainsi que la brise des grèves,
La plainte de mon cœur parviendra jusqu'à ton tien,
Et dans la nuit sereine ira bercer tes rêves,
Comme un chant murmuré par ton ange gardien.

Jean APPLETON.

La Saint-Nicolas

(SUITE)

Entre cette brave octogénaire tout heureuse et cette jeune fille si rieuse et si naturelle ; devant cette nappe qui fleurait l'iris, dans ce milieu quasi-campagnard, qui lui reparlait des choses du passé, Hubert Boinville fit honneur à la *potée*. Il se dégelait peu à peu et causait familièrement, s'amusant aux saillies de Claudette et riant d'un bon rire enfantin aux mots patois dont la grand-mère émaillait ses phrases. De temps en temps la veuve se levait et allait à la cuisine surveiller son entremets. Enfin elle reparut, triomphante, tenant la *cocotte* defonte, d'où s'élevait le *tôt-fait* avec des boursouffures brunes et dorées et une appétissante odeur de fleur d'oranger. Après, vinrent les châtignes grillées au four et encore toutes craquantes dans leur écorce fendillée et rissollée. La vieille dame tira du fond de l'armoire une bouteille de *fignolette*, cette liqueur du pays fabriquée avec de l'eau-de-vie et du vin doux ; puis, tandis que Claudette desservait, elle prit machinalement son tricet et s'assit près du poêle, tout en jasant ; mais sous l'influence d'une chaleur douce, jointe à l'action de la *fignolette*, elle ne tarda pas à s'assoupir. Claudette avait posé la lampe au milieu de la table ; Hubert et la jeune fille se trouvaient ainsi presque en tête-à-tête, et Claudette, naturellement gaie et enjouée, défrayait quasiment à elle seule la conversation.

Elle aussi avait passé son enfance à Argonne, près d'une vieille tante, et elle rappelait à Boinville de menus détails locaux dont la pré-

cision le remettait insensiblement dans le milieu provincial d'autrefois. — Comme il faisait très chaud dans la chambre, Claudette avait entr'ouvert la croisée, et il arrivait des bouffées d'air frais, imprégnées de l'odeur maraîchère du jardin d'en bas, où l'on entendait le glouglou d'un fontaine s'égouttant dans une auge de pierre, tandis qu'au loin une cloche de couvent sonnait lentement l'Angelus.

Hubert Boinville eut tout à coup une hallucination. La *fignolette* lorraine et les yeux clairs de cette jolie fille qui évoquait pour lui les paysages forestiers de sa petite ville, y étaient pour beaucoup. Il lui sembla qu'il avait reculé de vingt ans en arrière, et qu'il était transporté dans quelque rustique logis de sa province natale. Ce vent dans les arbres, ce frais murmure d'eau vive, c'était la voix caressante de l'Aire et le frisson des futaies de l'Argonne; cette cloche qui chantait là-bas, c'était celle de l'église paroissiale du bourg jetant la veillée de Saint-Nicolas... Sa jeunesse ensevelie pendant vingt ans sous les paperasses administratives, sa jeunesse revivait dans toute sa verdeur, et devant lui les yeux bleus de Claudette riaient si ingénument, avec un éclat d'avril en fleur, que son cœur se réveillait et battait un plaisant tic-tac dans sa poitrine...

La vieille dame s'était réveillée en sursaut et balbutiait des paroles d'excuse. Hubert Boinville se leva; il était temps de prendre congé. Après avoir chaudement remercié M^{me} Blouet et avoir promis de revenir, il tendit la main à Claudette. Leurs regards se rencontrèrent un moment et ceux du sous-directeur étaient si brillants que les paupières de la jeune fille s'abaissèrent vivement sur ses rieuses prunelles azurées. Ce fut elle qui le reconduisit jusqu'au bas, et quand ils furent sur le seuil, il lui serra encore une fois la main sans trouver rien à lui dire...

Et cependant il avait le cœur plein, le sous-directeur, et quand il se retrouva seul dans le désert ténébreux de la rue de la Santé, il lui sembla qu'il entendait chanter dans le ciel tous les violons de la Saint-Nicolas.

III

Hubert Boinville donnait de nouveau, comme on dit en style de bureaucratie, « une impulsion active et éclairée au service. » La machine administrative avait recommencé à amonceler sur sa table la mouture quotidienne des rapports *petit ordre* et des rapports *grand ordre*, des lettres au ministre et des projets d'arrêtés. Les séances du Conseil, les audiences et les commissions ne lui avaient pas laissé une heure pour aller rue de la Santé. Pourtant le souvenir de la soirée de la Saint-Nicolas lui revenait souvent au milieu de son travail. A plusieurs reprises, il avait été distrait de la lecture d'un dossier par l'image rayonnante des beaux yeux de Claudette. Cette apparition voltigeait sur les paperasses comme un léger papillon bleu; le soir, quand le sous-directeur rentrait dans son morne appartement de garçon, elle l'accompagnait et semblait le regarder railleusement, tandis qu'il tisonnait son feu qui brûlait mal. Alors il songeait à ce bon dîner dans la petite chambre campagnarde où le poêle ronflait si joyeusement, à ce gai babil de la jeune fille qui avait un moment ressuscité les sensations de sa vingtième année. Dans la régulière monotonie de sa vie affairée, la soirée de la rue de la Santé tranchait comme une éclaircie ensoleillée au milieu d'une plaine brumeuse. Parfois, il regardait mélancoliquement dans la glace sa barbe déjà grisonnante; il pensait à sa jeunesse sans amour, à sa maturité commençante, et il se disait comme le bonhomme Lafontaine: « Ai-je passé le temps d'aimer? » Alors il était pris d'une nostalgie de tendresse qui lui mettait l'esprit en désarroi, et il regrettait de ne s'être point marié.

Un jour, par une sombre après-midi de la fin de décembre, le solennel garçon de bureau entr'ouvrit discrètement la porte du cabinet et annonça :

— Madame veuve Blouet.

Boinville se leva avec empressement pour recevoir la visiteuse. Après qu'il l'eût fait asseoir, il lui demanda en rougissant des nouvelles de sa petite fille.

Merci, monsieur, répondit-elle, la petite va bien, votre visite lui a porté chance... Elle sollicitait depuis longtemps une place dans les Télégraphes... Elle a reçu hier sa nomination et je n'ai pas voulu quitter Paris sans prendre congé de vous et vous témoigner notre reconnaissance.

La poitrine de Boinville se serra.

— Vous quittez Paris? demanda-t-il, ce poste est donc en province?

— Oui, dans les Vosges... Et naturellement j'accompagne Claudette... J'ai quatre-vingt-deux ans, mon cher monsieur; je n'ai plus grand temps à passer dans ce monde et nous ne voulons pas nous séparer.

— Vous partez bientôt?

— Dans la première semaine de janvier... Adieu, monsieur, vous avez toujours été bien bon pour nous, et Claudette m'a bien recommandé de vous remercier en son nom...

Le sous-directeur, interdit et absorbé, ne répondait guère que par des monosyllabes. Quand la vieille dame fut sortie, il resta longtemps accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains. Cette nuit-là, il dormit mal, et, le lendemain, il fut de très maussade humeur avec ses employés. Il ne tenait pas en place. Dès trois heures, il brossa son chapeau, quitta le ministère et sauta dans une voiture qui passait.

Une demi-heure après, il traversait tout frissonnant le jardin maraîcher du n° 12 de la rue de la Santé et il sonnait à la porte de M^{me} Blouet.

Ce fut Claudette qui vint lui ouvrir. A l'aspect du sous-directeur, elle tressaillit, puis devint toute rouge, tandis qu'un sourire passait dans ses yeux bleus.

— Grand'mère est sortie, dit-elle, mais elle ne tardera pas à rentrer, et elle sera si heureuse de vous voir!...

— Ce n'est pas M^{me} Blouet que je désirais surtout rencontrer, mais vous, mademoiselle.

— Moi, murmura-t-elle troublée.

— Oui, vous, répéta-t-il brusquement... Sa gorge se serrait, il cherchait ses mots et les trouvait avec peine : — Vous partez toujours au mois de janvier?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

— Ne regrettez-vous pas de quitter Paris?

— Oh! si... Cela me fait gros cœur... Mais quoi? Cette place est pour nous une bonne fortune et grand'mère pourra du moins vivre en paix pendant ses dernières années.

— Et si je vous donnais un moyen de rester à Paris, assurant le repos et le bien-être de M^{me} Blouet?

— Oh monsieur! s'exclama la jeune fille dont le visage s'épanouit.

— C'est un moyen héroïque, reprit-il en hésitant; vous le trouverez peut-être au-dessus de vos forces.

— Je suis courageuse... Dites seulement, monsieur.

— Eh bien, mademoiselle... Il s'arrêta pour reprendre sa respiration; puis très vite, presque rudement, il ajouta : — Voulez-vous m'épouser?

— Mon Dieu!... balbutia-t-elle, et l'émotion la laissa sans voix.

Tout en exprimant une violente surprise, sa figure n'avait rien d'effarouché. Sa poitrine était agitée, ses lèvres restaient entr'ouvertes, mais ses grands yeux humides brillaient d'un éclat très doux.

Quant à Boinville, il n'osait la regarder, de peur de lire sur ses traits un refus humiliant. Pourtant, inquiet de son silence prolongé, sans relever la tête, il lui demanda : — Me trouvez-vous trop âgé? Vous semblez tout effrayée!...

— Effrayée, répondit-elle ingénument, non, mais troublée et... contente! C'est trop beau... Je n'ose pas y croire!

— Chère enfant! s'écria-t-il en lui prenant les mains, croyez-y et croyez surtout que le



CRÈME SIMON
Le Cold Cream
par excellence et sans rival
GUÉRIT
Gerçures, Rougeurs
et toutes les
Affections légères
de la peau
Se défier des nombreuses imitations
EN VENTE PARTOUT

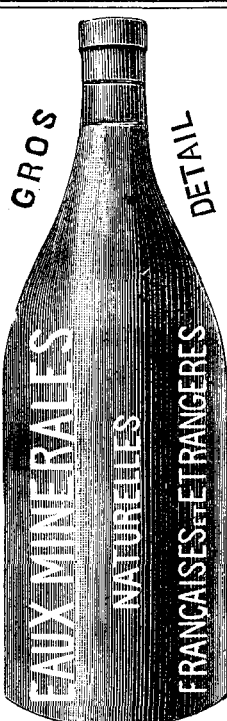
PATE BOUSSENOT CRÉOSOTÉE

PHOSPHATE DE CHAUX CRÉOSOTÉ

Traitement efficace et rapide des **Rhumes, Bronchites, Catarrhes, Coqueluche, Asthme.** — Le succès réel de ces préparations a tenté la contrefaçon.

Exiger le nom et la signature BOUSSENOT.

PH^{ie} BOUSSENOT, 89, rue de la République, LYON



GROS
DETAIL
Eaux Minérales
NATURELLES
FRANCAISES-ET-ETRANGERES
LYON, 5, pl. des Célestins, E. MAUGUIN, 2, rue des Archers, LYON
Concessionnaire de la Source CACHAT, D'ÉVIAN-LES-BAINS

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)

Pulvérisateur « ÉCLAIR »

Reconnu partout le meilleur

Se méfier des Contrefaçons



PULVÉRISATEUR à traction

pour les grands vignobles

"LA TORPILLE"

Soufreuse
Poudreuse à grand travail

Nouveaux perfectionnements, bon
fonctionnement garanti...

Dépôt à Lyon : RIVOIRE père et fils, 16, rue d'Algérie; BENEY, LAMAUD et MUSSET, 36, quai Saint-Antoine.

Demander renseignements et tarifs.

véritable heureux, c'est moi, parce que je vous aime !

Elle restait muette, mais dans le rayonnement de ses yeux il y avait une telle effusion de reconnaissance et de tendresse, qu'Hubert Boinville ne pouvait s'y prendre. Il y lut sans doute qu'elle aussi se trouvait heureuse, et pour les mêmes raisons, car il l'attira plus près de lui. Elle se laissait faire et Hubert, plus hardi, ayant levé les mains de la jeune fille à la hauteur de ses lèvres, les baisait avec une vivacité toute juvénile.

— Sainte mère de Dieu ! s'écria la vieille dame qui arriva sur ces entrefaites.

Ils se retournèrent, lui, un peu confus ; elle toute empourprée et radieuse.

— M^{me} Blouet, dit enfin gaiement Hubert Boinville, ne vous scandalisez pas ! — Le soir où j'ai dîné chez vous, saint Nicolas est descendu dans ma cheminée comme au temps où j'étais enfant, et il m'a fait cadeau d'une femme... La voici, c'est votre petite-fille... Nous nous marierons le plus tôt possible, si vous le permettez.

André THEURIET.

LE PROCHAIN ROMAN DE GYP

Il nous a été permis, ou plutôt nous nous sommes permis de jeter un coup d'œil dans tiroir du spirituel romancier, un manuscrit dont l'encre était encore fraîche, reposait là avant d'être expédié chez Calman-Lévy ; nous nous faisons un plaisir de présenter à nos amis une œuvre encore inédite, dans laquelle on trouve les précieuses qualités de style, la noblesse de pensées, les plaisanteries exquises, le bon goût infini, auxquels les lecteurs de Gyp sont bien accoutumés.

Que Gyp nous pardonne si nous nous permettons de reproduire les passages qui, instantanément se sont fixés en notre mémoire.

Voici le titre éminemment suggestif :

???

CHAPITRE I

Boudoir Louis XV, tendu de pékin pâle. Fauteuils en bois doré, recouverts de soie crème à bouquets roses, tête à tête Louis XV près de la cheminée ; par terre, des tapis et une grande peau de lion. Deux tables, un guéridon, bibelots précieux. Sur la cheminée, jardinière en saxe garnie de fleurs de serre. Dans une coupe, chocolats de chez Marquis ; dans une bonbonnière, fondants de Boissier.

La petite comtesse — 25 ans — blonde, yeux noirs, teint trop éblouissant — 32 dents — elle était vêtue d'un déshabillé Louis XV rose saumon garni de malines avec un pli Watteau. Jupon en mousseline garni de points d'Angleterre, bas de soie couleur chair, mules en satin rose.

Ressemble à un portrait... admirablement peint... Le beau d'Etournos — trente-deux ans. — moustache brune, teint verdâtre, cheveux clair-semés, — vingt-neuf dents. — Costume de visite du dernier chic, stéphanotis à la boutonnière, chaussettes gris perle et souliers vernis.

Ils sont assis l'un en face de l'autre aux deux coins de la cheminée.

Le beau d'Etournos.
.....
La petite comtesse.
???.
Le beau d'Etournos.
.....
La petite comtesse.
.....
Le beau d'Etournos.
.....
La petite comtesse.
.....
Le beau d'Etournos.
.....
La petite comtesse.
.....
Le beau d'Etournos.
???.
.....

CHAPITRE II

La petite comtesse, costume de garden-party vert d'eau avec manches à la Greuze,

garni de guipures anciennes ; chapeau en paille d'Italie couvert de nœuds vert d'eau, avec des roses nichées ça et là. Ombrelle en gaze plissée blanche à haut manche d'argent avec initiales gravées dans le métal, bas de soie vert d'eau, souliers à hauts talons, jupon de surah rose pâle.

Le marquis de Mausseur, 45 ans, type de vieux beau, teint bilieux, moustache teinte, œil atone, 19 dents... à lui. Costume de campagne en foulard écru, chemise de surah rose avec haute ceinture, lawn-tennis, souliers jaunes. Le beau d'Etournos. — Tout en blanc. — Souliers de cuir blanc. chaussettes de soie blanche, complet de flanelle blanche et chemise de surah cramoi, canotier en paille anglaise avec ruban blanc.

Dans une allée retirée du jardin, la petite comtesse et le beau d'Etournos se sont rendus sous prétexte de contempler des roses du maréchal Niel, mais le marquis est arrivé, ce qui gâte tout.

La petite comtesse.
.....
Le marquis.
.....
Le beau d'Etournos.
.....
La petite comtesse.
.....
Le marquis.
!!!!!!
.....

CHAPITRE III

La petite comtesse, robe de visite en surah rose couvrir de soleil sur l'Océan, petite capote imperceptible ressemblant à un gros papillon perché là par hasard, bas noirs en soie à jours, jupon vert d'eau à volants déchiquetés. La baronne de Piélevai, grande, grosse, majestueuse, toilette d'intérieur en velours rouge feu de gorge, souliers mordorés, bas mordorés, jupon bleu pâle. Le petit de Supairchic, teint rose, bien bâti, bien musclé, toutes ses dents, est de première force au lawn-tennis.

Le beau d'Etournos, l'air embêté d'un homme qui a attrapé un forte culotte à son cercle.

La petite comtesse.
.....
Le petit de Supairchic.
.....
La baronne de Piélevai.
???.
La petite comtesse.
.....

Les trois premiers chapitres donnent l'idée générale des autres, nous jugeons inutile de reproduire les 350 pages du volume et nous arrivons à la conclusion toute symbolique :

Zut !

LÉO.

CASINO DES ARTS

Avec Ourvad et M^{me} Canon-Ouvrad, la troupe du Casino comprend encore une foule de numéros de premier ordre : Urgini et son nègre dans ses exercices d'équilibre ; l'amusant Léo ; Bib et Bob ; les Gabriel's sans oublier les excellents débutants d'hier, M. Damblement, un verveux comique, et les duettistes Bravo-Mosmer.

Au premier jour, pour la première fois à Lyon, attraction sensationnelle : Lavater et son orchestre de chiens.

Exigez de vos fournisseurs qu'ils ne vous donnent que du **Tapioca Rils**.

Les *maux de têtes*, les *étourdissements*, les *vomissements* de bile et de glaires disparaissent rapidement en prenant chaque matin une cuillerée à café de **Tisane Dussolin**. On en trouve dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 4 fr. 50 le flacon. Dépôt principal à Paris, pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le marché a été assez mouvementé et les cours en vue de la réponse des primes qui a lieu demain ont été plus discutés que ces jours derniers.

Il ne faut voir dans le recul que nous avons à constater qu'une question de position de place ; après avoir vendu des rentes sur la crise ministérielle, on en a peut-être un peu trop acheté sur la formation du nouveau ministère et aujourd'hui il y a eu quelques positions à alléger.

Le 3 0/0 a baissé de 30 c. à 100 75 : l'aortissable d'autant à 100 35 : le 3 1/2 0/0 reculé de 20 c. à 103 90.

Pas de changement dans la tenue de nos Sociétés de crédit qui restent très fermes. Le Crédit Foncier à 960, le Crédit lyonnais à 742 50.

Le Suez clôture à 2.865 au lieu de 2.866 25.

Nos chemins ont été plutôt calmes et les différences de cours d'une clôture à l'autre sont insignifiantes. Le Nord finit à 1842 50 le Midi à 1.205, le Lyon à 1.443 75 et l'Orléans à 1.467 50.

Les fonds étrangers sont plutôt faibles, l'Italien reste à 78 22, l'Extérieure a reculé de 1/2 à 64 13/16, le Turc finit à 24 37 et le Hongrois à 981/8, le Russe 4 0/0, consolidé clôture à 100 40, le 3 0/0 1891 à 89 et l'Orient à 68 45.

Le Rio ex coupon de 8 80 ferme à 353 75.

LE LIVRE ET L'IMAGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Sommaire du N° 15

Napoléon dans la réclame commerciale et populaire, par John Grand-Carteret. — Les Affiches de Willette, par Armand Lods. — Les journaux illustrés en Italie, par E.-W. Foulques. — Les livres : Livres d'amateurs : La Curée, par Emile Zola, avec compositions de Georges Jeannot. — L'argot de l'X, par Albert Lévy et G. Pinet. — Joseph de Maistre avant la Révolution, par François Descostes. — Manuel de l'amateur de la gravure sur bois et sur métal au xv^e siècle, par V. L. Schreiber. — Plaquettes biblio et iconographiques. — Les lettres : les Lacunes du Vapereau, par un écrivain qui figure dans la 6^e édition. — Les actualités dans la chanson. — Notices diverses. — L'image : le coin des albums. — Couvertures illustrées. — Paris intense, par Valloton. — Carte d'adresse dessinée par Willette. — Le concours de timbres-poste. — L'Exposition de Marie-Antoinette. — L'Exposition internationale du livre. — Quelques impressions sur la peinture actuelle. — Questions judiciaires : du droit des dessinateurs sur leurs œuvres ; l'affaire Bégis. — Une exposition de transparents humoristiques à Bruxelles. — Mille moins un petits papiers. — Les grandes ventes : Vente du comte de Lignerolles. — Vente diverses d'estampes. — Nécrologie.

Gravures dans le texte et hors texte.

ABONNEMENTS

Un an, France : 40 fr. — Union postale : 45 fr.

EMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre.

GAZETTE ANECDOTIQUE

Littéraire, Historique, Biographique et Mondain

Fondée en 1875, par G. d'HEYLLI et D. JOUAUST

UN AN 12 FR.

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paraissant tous les Samedis

Constater le succès toujours croissant du *Moniteur de la Mode* est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la supériorité de cette publication placée, sans conteste aujourd'hui, à la tête des journaux du même genre.

Modes, travaux de dames, ameublement, littérature, leçons de choses, conseils d'hygiène, recettes culinaires, rien n'y manque, et la mère de famille, la maîtresse de maison l'ont toutes adoptée comme le guide le plus sûr et le plus complet qui soit à leur service.

Son prix, des plus modiques, le met à la portée de toutes les bourses :

ÉDITION SIMPLE (sans gravures color.)	ÉDITION N° 1 (avec gravures color.)
Trois mois..... 4 fr.	Trois mois..... 8 fr.
Six mois..... 7.50	Six mois..... 15 »
Un an..... 14 fr.	Un an..... 26 »

(ÉTRANGER, LE PORT EN SUS.)

On s'abonne en envoyant, 3, rue du Quatre-Septembre, un mandat-poste ou des timbres-poste au nom de M. Abel GOUBAUD, Directeur du journal.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du *SEMEUR*, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3 ^c »
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 »
Poèmes (2 ^e édition).....	4 »
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 »
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 »
Devant la mer grande.....	2 »

PROSE

Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 »
— (3 ^e édition).....	6 »
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du *Semeur*, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.



Exiger la Marque de Fabrique déposée.

Ne demandez chez votre Epicier que du

TAPIOCA RILS

c'est le **MEILLEUR**

ÉVITER LES CONTREFAÇONS

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'Epicerie et de Comestibles.

Vente en Gros : 262, Boulevard Voltaire, 262 — PARIS.

DÉPOT A LYON

Epicerie SAGE, 59, avenue de Noailles. — Epicerie Bouve, 22, rue de la Martinière.
A. GIROUD, 24, rue St-Jean.

TISANE DUSSOLIN

La Tisane Dussolin guérit l'Anémie, la Chlorose, les Lourdeurs et Maux de tête, les Rhumatismes, la Goutte, les Douleurs; elle reconstitue et purifie le sang, chasse les humeurs.

Prix : 4^{fr} 50 le flacon. — Se trouve à Paris, chez DERBECQ, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et toutes bonnes Pharmacies de France.

DÉPOTS A LYON : Pharmacies PRUDON, 3, rue de la République; ROME, 60, rue St-Joseph; PHILIPPE, 82, avenue de Saxe.



LA MODE FRANÇAISE

67, rue de Grenelle, Paris.

Le Journal la *MODE FRANÇAISE* est de tous les organes s'occupant des modes féminines et des intérêts de la famille, le mieux illustré, le plus au courant des nombreuses créations élégantes, le mieux renseigné sur les tissus et leurs accessoires qui se porteront chaque saison.

La partie littéraire, confiée à Madame la baronne de CLESSY avec la collaboration de MARYAN, Marthe LACHESE, Gabrielle BÉAL, Georges du VALLON, etc., etc., est morale, instructive et récréative. La correspondance continue que ce journal entretient avec ses abonnées, répondant aux questions les plus diverses d'ordre intime, d'usages et de convenances du monde et donnant des renseignements souvent utiles dans les familles sur les détails de notre organisation militaire, administrative, judiciaire, etc., intéresse tout particulièrement ses nombreuses lectrices.

La *MODE FRANÇAISE* paraît tous les samedis. Ses éditions sont au nombre de 4, savoir : la première à 12 francs; la deuxième à 16 francs; la troisième à 18 francs; la quatrième à 25 francs.

On s'abonne directement et sans frais dans tous les bureaux de poste.

Adresser aussi mandat-poste à M. ORSONI, directeur, 67, rue de Grenelle.

Envoi franco et gratuit d'un spécimen sur demande affranchie.

L'INJECTION PRUDON

est le spécifique le plus efficace pour le traitement des uréthrites et des écoulements aux différentes périodes de début, d'état ou de chronicité. **Antiseptique, réductif et sédatif, elle guérit en tuant le gonocoque**, microbe de la blennorrhagie, sans cubèbe, sans copahu, ni santal, qui provoquent toujours des gastrites et des troubles de l'appareil digestif.

Traitement en secret.

Envoi franco contre un mandat-postal de 8 fr. à M. PRUDON, pharmacien-chimiste

LYON, 3, Rue de la République, 3, LYON

DÉPOT CHEZ TOUS LES BONS PHARMACIENS

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le **Régénérateur** des plantes, engrais chimique concentré, pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse. Non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la Boîte avec notice, 1 fr. 25.

DÉPOT GÉNÉRAL : Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON

Vient de Paraître

SERVICE D'ÉTÉ

DEMANDEZ DANS LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

contenant toutes les modifications survenues à l'Horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été.

Prix : 30 cent. — Franco, 35 cent.

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

FORTE REMISE AUX MARCHANDS

MAGASINS INTERNATIONAUX
MACHINES A COUDRE, A TRICOTER, VÉLOCIPÈDES
ET COFFRES-FORTS

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

MAISON ÉMILE DOUÉ

MAGASINS : 7, place de la Charité, LYON

AGENCE RÉGIONALE

Des célèbres Cycles RUDGE GLADIATOR, BAYLISS THOMAS, Coventry, Machinists

MACHINES A COUDRE de tous systèmes

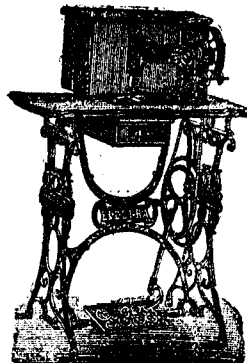
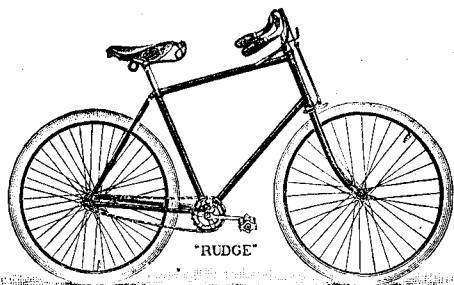
Agence pour la France, l'Algérie, la Tunisie

Des célèbres Machines NEW-ORLÉANS et TRAVAILLEUSES (merveille de mécanisme)

MACHINES A COUDRE — COFFRES-FORTS

Accessoires — Réparations — Fournitures

FORTE REMISE AU COMPTANT



DÉTAIL — ENTREPOTS : place de la Charité, place Grolier et à Collonges-sur-Saône — GROS

LA REVUE DU FOYER

Journal Hebdomadaire

ARTS — SCIENCES — LITTÉRATURE

16 PAGES DE TEXTE

Contenant des articles d'actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtre, etc.; ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des Concours où les vainqueurs obtiennent des primes intéressantes et variées.

Prix du n° : 10 centimes

Abonnements { LYON et départements limitrophes..... 6 fr.
Départements non limitrophes..... 7 fr.
Etranger..... 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, Rue Confort.

RÉDACTION : Lyon, 19, Quai Tilsitt.

PARIS : 28, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28.

VENTE EN GROS : 36, RUE TUPIN, LYON

LE GUIDE DE GRENOBLE
ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage, La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. — Nombreuses gravures dans le texte.

Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. — Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller et retour — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande. Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète** de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2